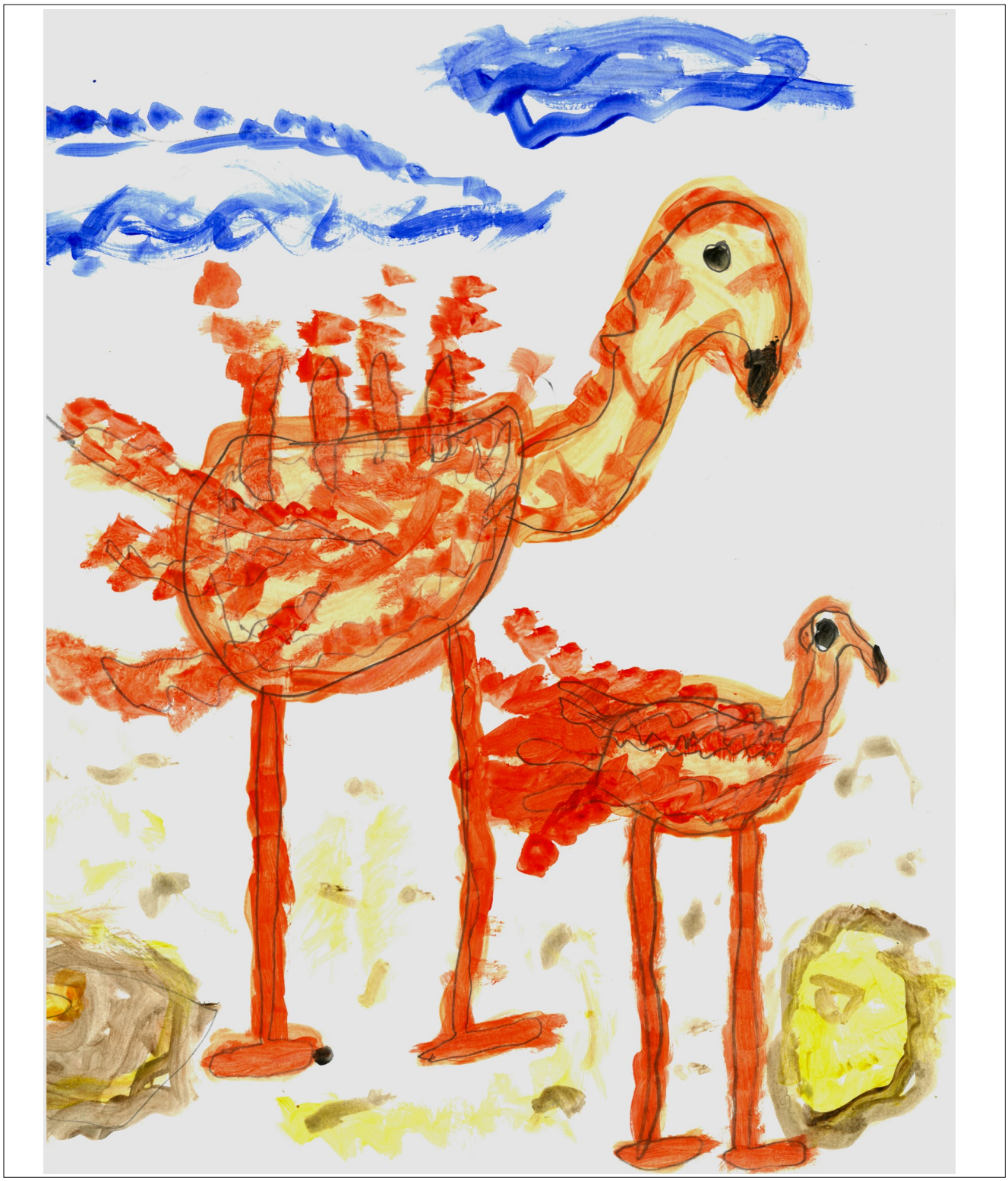
BELGIQUE—BELGIE
P.P - 4550 NANDRIN 9/2137
N° Agrément P 601172

LE POT'LICOT

N° 124



asbl Les Coquelicots : Service d'Accueil de Jour pour Adultes (SAJA), agréé par l'AViQ sous le N° 163.

Publication trimestrielle : avril-mai-juin 2020
Editeur responsable : Olivier Philippart
Rue sur Haies, 35 B-4550 Nandrin.
WWW.LESCOQUELICOTS.BE

Je dis seulement qu'il y a sur cette terre des
fléaux et des victimes et qu'il faut, autant
qu'il est possible, refuser d'être avec le fléau.

La peste, Albert Camus, 1947.

Quand tu sens la vie s'abattre sur toi comme un poids lourd.
Quand tu sens que cette folle société s'ajoute à la contrainte.
Promène-toi au bord du plus proche point d'eau, souviens-toi de ta place.
Beaucoup de lunes se sont levées et couchées bien avant que tu viennes.
Alors de quel côté souffle le vent.
Que dis ton cœur?

Follow the sun , Xavier Rudd, sur l'album *Spirit Bird*, 2012.

When you feel life coming down on you like a heavy weight.
When you feel this crazy society adding to the strain.
Take a stroll to the nearest water's edge, remember your place.
Many moons have risen and fallen long, long before you came.
So which way is the wind blowing.
What does your heart say ?

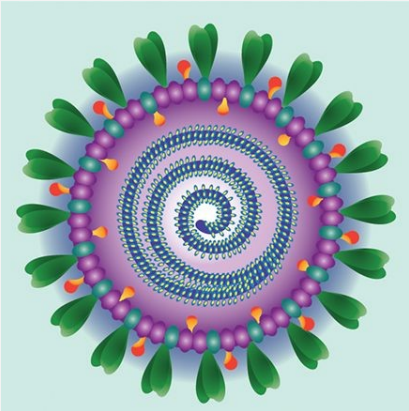
Follow the sun , Xavier Rudd, sur l'album *Spirit Bird*, 2012.

LE POT'LICOT

Au menu du Pot'licot

Editorial : P.3

Ëtre séparés ensemble. P.5



Dessin de couverture réalisé par Marie-Ange.

Dessin page 7 réalisé par Jordan.

Dessin page 8 réalisé par Sophie.

Dessin page 11 réalisé par Sébastien.

Dessin page 12 réalisé par Sylvestre.

Comme un air de déjà-vu

En ces temps de pandémie la tentation est grande de n'utiliser notre raison qu'à des fins pragmatiques. Il est vrai que la situation est grave et que des vies sont en jeu. Mais n'est-ce pas précisément pour cela qu'il faut éviter tout simplisme réducteur ?

Hier, nombreux sont ceux qui rappelèrent au gouvernement qu'on ne peut sortir de cette crise sans mettre l'humain au centre de la réflexion. Et de critiquer la composition du groupe d'experts qui conseille le gouvernement et de regretter qu'aucun représentant des sciences humaines n'y ait été invité. Cet oubli - ce choix - témoigne d'une manière de penser le politique et la société. Il n'est pas surprenant que dans un monde où l'on fait des personnes des ressources humaines, on aborde les problèmes à l'aulne de l'économique et du sanitaire.

Rien de neuf aujourd'hui. Il semble que nous n'ayons tiré aucune leçon. Les personnes handicapées mentales qui vivent en maison de repos sont à nouveau consignées. Nous avons pourtant pu constater les dégâts provoqués par ce confinement. Mais il y a pire, certaines s'entendent dire que puisqu'elles sont des personnes à risque elles feraient mieux de rester chez elles. Il est vrai qu'elles sont plus fragiles, mais on comprend en filigrane qu'elles feraient mieux de rester chez elles parce qu'elles font courir des risques aux autres… à ceux qui peuvent appliquer les mesures. Cette évolution est inquiétante. Quand la peur guide nos conduites, la bêtise organise nos pensées et le rejet de l'autre paralyse notre cœur. Serions-nous déjà coupables de ne pas savoir porter un masque et de ne pas savoir suivre une mesure, coupables d'être vieux, malades, fragiles ? Allons-nous vers un monde à deux vitesses, vers un monde coupé en deux zones par un mur disciplinaire ? Faut-il ressortir les crécelles, cette autre mesure moyenâgeuse qui se conjugue si bien avec celle du confinement ?

A nouveau le débat est confisqué. Le réductionnisme fait loi. Instaurer des mesures pour sauver des vies, tel est le message officiel. Mais dans les faits, il semble qu'il s'agit moins de sauver des vies que de sauver notre mode de vie ! Loin de moi l'idée de dire que la vie des personnes importe moins que les droits de l'individu. Une vie perdue n'est jamais un dommage collatéral.

Suite p.4 →

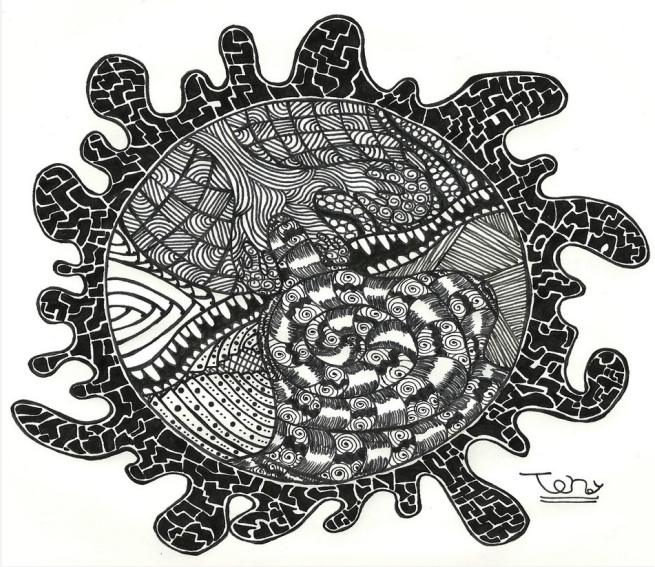
Suite de la p.3

Il ne s'agit donc pas de dénier la réalité de la pandémie. Il est tout aussi réducteur d'imaginer en sortir par un acte de volonté ou par une décision politique. Par ailleurs, je ne défends absolument pas un individualisme égoïste. Je l'ai suffisamment énoncé, il n'est d'être***s*** humain***s*** qu'au pluriel !

La question que je pose est la suivante : est-ce bien en utilisant la logique qui a amené la crise qu'on va pouvoir en sortir ? A l'instar d'Einstein qui dit qu'on ne peut résoudre un problème avec le mode de pensée qui l'a généré, l'analyse systémique montre que la tentative de solution fait partie du problème. Traverser une crise demande de penser autrement en passant du simplisme à la complexité. Il ne s'agit plus de gérer les choses (la crise, le politique, l'économie, le collectif) mais de penser la vie.

Certains répondront que penser est un luxe qu'on ne peut s'offrir. Un tel propos conduit à l'impasse car sans penser on risque de faire pire que bien… au nom du bien ! En l'occurrence de confondre la vie et la survie. En situation d'urgence, la question de la survie passe avant celle de la vie. Prenons un exemple : si dans la vie normale la notion de pudeur est essentielle, dans l'urgence, elle ne l'est plus. Quand le pronostic vital est en jeu ce qui habille la vie, et qui fait que vivre n'est pas survivre, est mis entre parenthèses.

La logique de l'urgence impose un état d'exception. Selon le philosophe G. Agamben nous sommes passés de la logique de la Cité à celle du camp (le camp représente le paradigme de l'état d'exception). Cette logique s'applique partout où une personne ne peut pas exercer ses droits soit parce qu'elle en est privée soit parce qu'elle n'est pas (ou plus) en mesure de le faire.



Agamben nous permet de distinguer la *vie nue* de la *vie bonne*. La *vie nue* est la vie au niveau zéro. C'est la vie que vivent les bébés et les personnes qui sont dans le coma, dans un état végétatif ou en fin de vie. La *vie nue* renvoie aux notions de soin, non au sens de donner des soins à des objets de soin, mais au sens de prendre soin de la personne. Il s'agit de porter pour elle la subjectivité qu'elle ne sait plus (ou pas encore) assumer.

A l'inverse, la *vie bonne* est la vie qui relève d'un choix. Une *vie bonne* est une vie on l'on ose s'élancer, émettre son désir et faire entendre sa parole. Il n'est donc de *vie bonne* sans risque. Cette tension entre *vie nue* et *vie bonne* est au centre de la réflexion des travailleurs sociaux. Au nom de la *vie nue* on peut empêcher une personne de vivre une *vie bonne*, mais au nom de la *vie bonne* on peut mettre la personne en souffrance.

Ce petit détour nous permet de comprendre que si on peut décréter un état d'exception par soif de pouvoir on peut aussi le faire au nom du « bien ». Certains parlent de Big Mother pour montrer combien les prétentions hygiénistes et sécuritaires sont aliénantes. D'autres se moquent de ceux qui s'inquiètent de ces dérives totalitaires. A les en croire, la peur de Big Brother ne serait qu'une inquiétude de salon, un luxe petit-bourgeois. Force est pourtant de constater qu'à chaque fois qu'une loi liberticide est votée dans un temps d'exception, elle se pérennise.

Aborder les questions qui relèvent de la biopolitique sans mettre en tension la *vie bonne* et la *vie nue* conduit à mettre les gens dans des bocaux à cornichons ou à les envoyer au casse-pipe. Il ne s'agit donc pas de s'opposer aux mesures d'exception au nom des droits de l'individu, mais d'ouvrir un débat collectif afin d'en définir les modalités. Dans ce débat nous avons besoin d'experts, mais le choix des experts doit être lui aussi débattu collectivement sans quoi la démocratie devient une technocratie.

La tension entre la *vie nue* et la *vie bonne* nous rappelle que les êtres humains ne vivent pas uniquement de soin et de pain. Les êtres humains ne font pas que gérer leur vie, ils lui donnent sens. On ne peut vivre une *vie bonne* que lorsqu'on peut lui donner une finalité. La question de la finalité ne peut être confisquée par des experts, même s'ils peuvent nous aider à penser. A l'oublier, on fait de la démocratie une théocratie laïque. Mais à nier les experts on laisse la question de la finalité aux idéologues de tout bord - ce qui n'est pas mieux. Nous avons besoin d'experts non pour penser à notre place mais pour nous aider à penser la vie que nous voulons vivre.

Nous avons besoin de penseurs relevant de divers domaines (sciences dures, sciences humaines, arts, philosophies, spiritualités) et de tout qui témoigne de son expérience de vie (travailleur, rêveur, enfant, personne handicapée, ...). Nous avons besoin de cette pluralité car notre réalité est complexe. Vivre est risqué. Nous ne pouvons pas rester dans l'infantilisme et dans nos fantasmes de toute-puissance. Il faut le dire et le redire. La mort, la maladie et la souffrance font partie de la vie. Nous vivons en interdépendance les uns avec les autres ainsi qu'avec la nature et les animaux. Nous vivons en donnant sens à nos existences. Nous créons les sociétés dans lesquelles nous vivons en posant des actes rituels et des actes signifiants. Nous vivons d'affects et de touchers, d'imaginaire et de symbolique. Nous vivons main dans la main, les pieds sur la terre et la tête dans les étoiles.

On peut entendre que dans l'urgence on instaure des mesures qui relèvent de la logique de l'état d'exception. Mais combien de temps va-t-on nous dire qu'on est dans l'urgence ? La crise que nous traversons ne révèle-t-elle pas plus radicalement notre peur d'engager une responsabilité sur du long terme ? Ne fait-elle pas apparaître que notre modèle de société est incapable d'ouvrir un avenir ? On ne peut plus le nier : c'est notre mode de vie qui est pathogène (la logique du flux tendu et le manque de matériel ad hoc, l'exploitation de la nature et les mutations des virus, ...). Hélas, au lieu de chercher à instaurer d'autres manières de vivre ensemble, on culpabilise les personnes en leur disant d'agir de manière responsable dans un jeu où elles n'ont toutefois rien à dire. Il nous est ainsi prescrit de restreindre nos relations. On peut s'étonner de ce retour à case zéro. Il est en effet nettement moins dangereux de vivre avec nos proches (familles et amis) – cela est même salutaire car de sains affects et de bonnes relations renforcent notre système immunitaire ! -, que de s'agglutiner comme des mouches sur ce qui nous est proposé (plages, terrasses, boutiques, évènements de masse, ...). Je précise que nous ne nous agglutinons pas parce que nous serions bêtes, comme l'ânonnent les donneurs de leçon, nous le faisons parce que notre mode de vie favorise les comportements grégaires.

Ne serait-ce pas parce que nous n'avons rien d'autre comme horizon et projet que nous n'avons que l'alternative entre s'agglutiner ou se confiner - voire confiner certains pour que d'autres puissent continuer à s'agglutiner - ? D'aucuns vont dire que j'exagère. C'est à voir.

Nous verrons si nos responsables agiront avec tant de détermination face aux enjeux climatiques. Vont-ils écouter les scientifiques ou nous montrer qu'ils ne les écoutent que lorsque cela peut leur être favorable ? L'épreuve démocratique se jouera là car c'est là que nous les attendons ! Nous pouvons retirer une leçon de cette crise : dans ce monde fini et réel qu'est le nôtre, nous avons moins besoin de normes et de mesures pour nous remettre sur les rails du consumérisme que d'utiliser notre intelligence collective pour penser un nouvel imaginaire social et redéfinir ensemble les finalités du vivre-ensemble. Sans ce changement cette pandémie risque de n'être que le premier acte d'une ridicule et bien triste tragédie.

Olivier Philippart.

Le Petit Peuple éparpillé

Confiner. Un mot inconnu auparavant du Petit Peuple et maintenant dans notre langage courant. Les synonymes de ce mot ne sont pas très engageants : *claustrer*, *isoler*, *enfermer*, *écrouer*, *emmurer*, … Pendant plusieurs mois le Petit Peuple a été dispersé. Nous avons été cantonnés au hasard de la vie, certains dans de belles retraites et d'autres dans des conditions pénibles. Nous étions séparés mais reliés également, par le téléphone *(ah quelle belle invention !)* ou l'espoir de nous revoir. Voici notre « Journal de confinement ».

Gérard : on s'est téléphoné avec François. C'était difficile de ne pas sortir, rien du tout. Pas de café, pas de brocante, pas de marché, rien du tout. Pour les courses, toutes les courses au garage pendant 24 heures. Un vrai bordel ! Je ne voudrais pas que ça recommence.

Carmela : j'ai vécu ça très mal. J'étais seule à la maison. J'ai beaucoup pleuré. Ne pas toucher les autres c'était très difficile. Je ne voudrais pas que cela recommence. Le télétravail m'a aidé à réfléchir, à lire et à écrire. Les vidéoconférences m'aidaient mais ce n'était pas la même chose.

Jordan : ça m'a fait du bien de quand même parler à François et à Oriane. C'était quand même compliqué mais les coups de téléphone et le blog m'ont permis au moins d'avoir le contact.

Yannick : j'avais très peur pour le monde hospitalier. Puis je me suis rendu compte que la peur m'avait aveuglé.

Laetitia : j'ai mal vécu de ne plus voir les gens. La vie avait changé. L'ambiance était anxiogène dans les magasins. Heureusement je venais aux Coquelicots pour faire le ménage. Ça m'aidait à sortir de chez moi, à m'occuper. J'espère qu'il n'y aura pas de deuxième vague, je ne voudrais pas revivre ça.

Marie-Pierre : d'un coup je me suis retrouvée avec les enfants. C'est la première fois de ma vie que je passe autant de temps avec les enfants. Au début je l'ai mal vécu, ensuite nous avons trouvé nos marques. Le télétravail au début c'était chouette mais ensuite ça devenait pesant.

Julie : Raphy m'a beaucoup manqué. Les bisous et les câlins me manquent. A la maison pendant le confinement ça allait bien. Maman pour sortir de ma chambre faisait des photos des choses à faire dans la journée : je faisais du vélo, j'allais jeter des bouteilles à la bulle à verre. J'ai vu Leslie dans son jardin. J'ai eu Carmela et Marie-Pierre au téléphone.

François : Je suis surpris de l'impact social. Je suis déçu de notre politique sociale, de l'hypocrisie sociale. Mais en même temps ça m'a permis de vivre ma vie autrement. Ça me remet en question sur mon temps de travail. A quoi ça sert de bosser 5 jours par semaine pour dépenser autant. Je suis fort déçu, on a tellement parlé de l'écologie pour ensuite tourner la page. Je me sens triste lorsque je regarde l'avenir et j'ai l'impression que les gens ne prennent pas l'avenir en compte. Dès que le quotidien reprend le dessus on oublie. Je n'ai pas vécu le confinement comme une enclume qui me tombe dessus. J'ai pris ce confinement comme ça se présentait et il m'a fait réfléchir sur ma vie. Pour moi rien n'a changé : on a eu l'occasion de changer mais j'ai l'impression que les choses sont déjà oubliées. Je suis pessimiste quand je regarde l'avenir. L'occasion s'est présentée et je pense qu'il aurait fallu la saisir.

Thomas : j'ai bien vécu le confinement. J'ai travaillé avec les chiens.

Oriane : j'ai eu très peur car j'avais les symptômes du Covid au début du confinement. J'avais peur pour les autres. Le confinement a été agréable car il a été une occasion qui s'est présentée pour une pause, se regarder dans le miroir, faire une réflexion sur la consommation. J'ai été réconfortée car je n'étais pas la seule à le vivre, j'avais confiance en la vie. Le télétravail c'est très différent, c'est très difficile de communiquer, il y a des ratages, surtout en groupe. J'ai retrouvé la vie de couple, on s'est retrouvé et on se connaît davantage. C'était difficile de ne plus toucher les autres, l'impression de porter la peste était très dure et donnait de la honte.

Nathalie : nous traversons une ère nouvelle. Nous avons pris conscience de l'éventualité de la perte. Le réseau familial s'est retrouvé, entraidé, concerté, s'est disputé. Quelle réalité, au bord de la science fiction ! Les chinois m'étonneront encore. Ma fille Justine qui travaillait en

Chine est revenue en faisant le tour du monde, à l'orée d'un blocage de la communication aérienne et à quel prix ! J'étais tellement soulagée de la retrouver en bonne santé. A notre tour l'Europe est atteinte , les continents trébuchent les uns après les autres. Et pourtant je me suis surprise à rêver de mon enfance. Enfant d'un papa fermier, ma vie insouciante et sans artifice me contentait. En autarcie, nous vivions heureux, bercés par les mouvements de la nature, simplement nous contemplions, nous jouions. C'est évidement des souvenirs d'enfants des années 70. Il y a tellement à dire. Je ferai un pas de côté : les réseaux sociaux, les algorithmes, le travail avec Zoom, … Internet n'a pas rempli ma vie de joie durant le confinement. Irréalité et perversion de la télécommunication : le télétravail de 4 adultes dans une maison devenue une forteresse ou un bureau, je ne l'aimais plus. Ma maison protectrice me manquait beaucoup. Et quel bonheur de retourner travailler, de retrouver l'humanité, les êtres sociaux que nous sommes. Le corona nous a tous impactés. Nous avons pris conscience d'une « bonne générosité » à accorder au social, à l'écologie, à l'enseignement, … et aux valeurs essentielles.

Arthur : j'ai vu à la télévision des gens malades qui ont failli mourir. Ça m'a eu dans l'os. Il y a avait le covid , le connard-virus.

Renaud : j'avais quand même un peu peur de tomber malade en fait !

Gaëtan : le virus je l'ai vu. Il est rond.

Olivier K. : tu le vois où ? En face de toi ?

Rémy : il n'est pas visible.

Céline : j'ai eu peur chez maman. On a parlé maladie. Comme pour ma grand-mère qui n'est plus là. Ça m'a rappelé ma grand-mère, je l'ai enterrée à Spa.

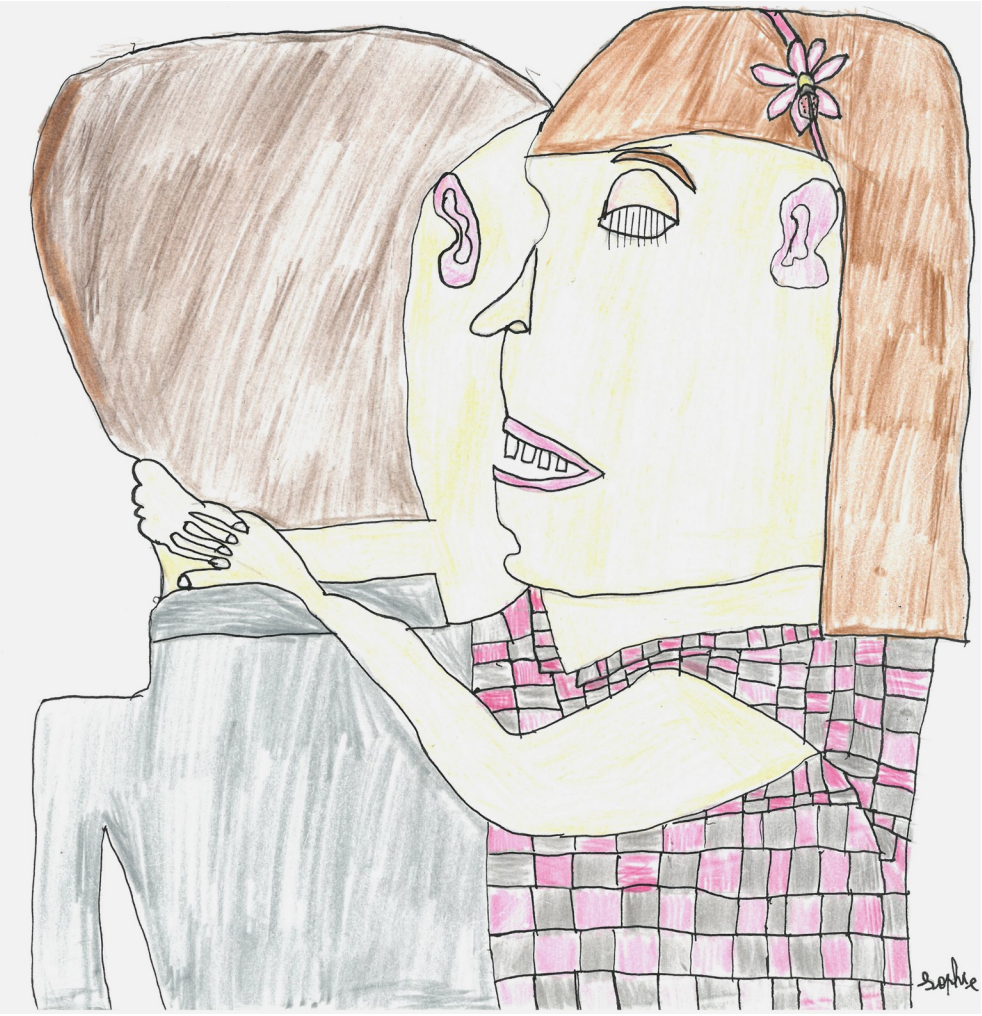
Arthur : je cours vite mais moins vite que le covid. Un copain à moi du football, un grand qui faisait ma taille, un gars de Visée, ce dimanche ci il est mort du coronavirus. C'est triste. Je le connaissais bien, il buvait tout le temps des coups avec Joseph, c'était son ami. Le covid pourrait m'attraper, m'exploser en moi et me mettre par terre. Il est là et tu ne le vois pas. Dans le home de ma mamy il y a eu des morts. Ah ça ne fait pas du bien !

Gaëtan : je pourrais aussi l'attraper. Je ne sortais pas, j'avais peur d'aller dehors. Dans la maison ça allait.

Rémy : déjà avant je ne sortais pas beaucoup … Et ma grand-mère je ne l'ai plus vue depuis … … je ne sais pas compter les jours mais ça fait beaucoup.

Arthur : dans le vivant il y a moi Arthur. Et puis les gens qui sont dans ma famille.

Céline : mon amoureux je lui téléphone. Puis je vais le revoir aux Fougères. Il me dit qu'il veut sa Céline, il est tout seul.



Rémy : pour moi il était temps que ça s’arrête.

Paulette : avant on se voyait et on se donnait des bisous, on se prenait dans les bras. Maintenant on ne peut plus le faire.

Renaud : moi je fais attention. Je ne prends plus des bisous. Je suis en pause de bisous, pffff…..

Arthur : moi c’est des bisous juste à maman. Je fais des bisous en cachette, je lui dis « ne regarde pas je le fais en cachette ».

Rémy : avec ma sœur on a pu se redonner un bisou. C’était important, il y avait un manque dans la famille. Je n’ai pas aimé ma vie chez moi pendant le confinement.

Arthur : oui je suis encore tracassé à cause de ça. Quand on aura un vaccin on pourra à nouveau se reprendre dans les bras.

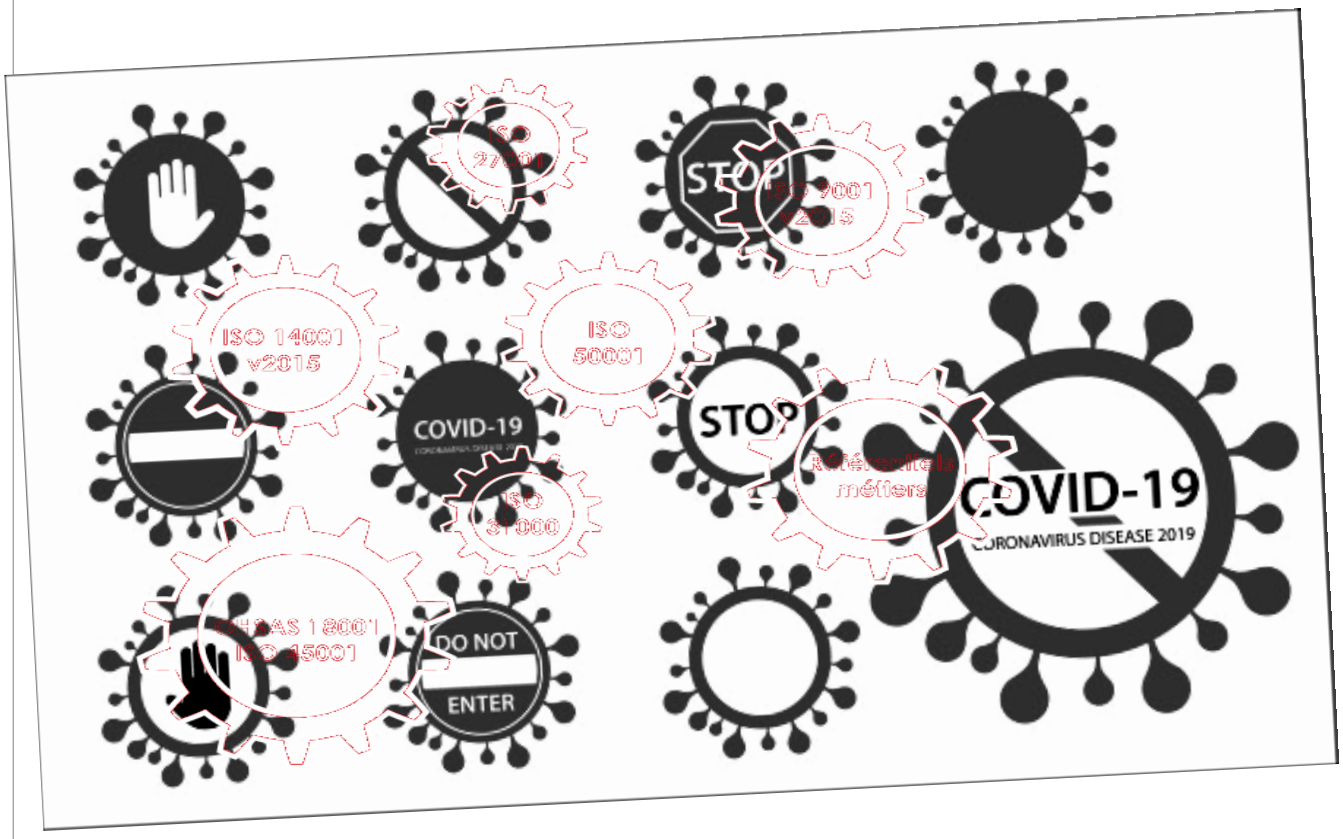
Rémy : oui je l’espère.

Arthur : et quand c’est fini c’est fini et qu’on arrête avec ça ! Parce que je crève de chaud avec mon masque.

Gaëtan : à un moment j’avais peur mais maintenant je fais des bisous à mon amoureuse.

Benoît : moi je ne voulais pas avoir peur. Ma grand-mère est morte isolée en maison de retraite donc je suis allé voir mon grand-père chez lui. Je ne voulais pas le laisser seul.

Gaëtan : maintenant on est en petit groupe ici aux Coquelicots. C’est mieux. Je suis mieux dans ma peau.



Remy : il fait plus calme, c'est très bien.

Arthur : c'est mieux maintenant. Quand il y a trop de monde il y a trop de bruit, ça me monte dans la tête et tout.

Renaud : j'aime mieux en petit comité, comme maintenant. Ça ne crie pas de partout.

Rémy : oui, avant il y avait trop de bruit.

Céline : les petits groupes c'est calme.

Paulette : il n'y a pas des gens qui te manquent ?

Céline : non, qui ? Oui Chan, je n'ai plus de nouvelles de Chan.

Benoit : en petit groupe ce n'est pas du tout la même journée. Et se dire que ça va revenir, le brouhaha et tout cela, ça angoisse.

Sylvestre : je suis mieux maintenant, c'est plus calme en petit groupe. Et je rentre chez moi plus calme aussi. Quand il y a beaucoup de monde, la moutarde là, … elle monte.

Jacqueline : pendant un temps c'était bien. L'impression que tout s'arrêtait, les voitures ne bougeaient plus, plus d'écoles, comme si on était en vacances. Après un moment, c'était moins bien. Les ongles poussaient, les cheveux devenaient très longs, pas de pédicure ni de coiffeur. Je suis contente de sortir un peu pour changer de paysage. Oui, il faut changer de paysage.

C'était dur pendant le confinement, je ne tenais plus en place, j'avais le bouillon qui montait. Et puis ma référente Nathalie me téléphonait de temps en temps. Et elle m'envoyait des SMS. Je voulais revenir ici, pas moyen de me calmer ! Je me suis demandé ce qui arrivait. Je suis content d'être revenu.

Pendant le confinement j'ai failli prendre l'avion tout seul. Je voulais rejoindre mon cousin qui est au ciel et aussi mes ancêtres en Afrique. En fait j'ai beaucoup pensé à la mort et j'ai voulu disparaitre tellement j'ai eu peur. Et ma mère m'a beaucoup manqué. Oui elle était toujours là avec moi pendant le confinement. Mais elle me manquait en prévision qu'elle ne serait plus là un jour.

Pendant le confinement je me suis senti enfermé et seul. J'ai eu du mal à manger parce que ce virus va peut-être tous nous détruire petit à petit. Et moi qu'est-ce que je peux faire seul ? Je ne sais rien faire si je suis seul à le faire. Mais qui a compris qu'il fallait être ensemble pour sortir de tout ça ?

Le covid c'est la peur … peur que les parents meurent pour les fils, peur que les fils meurent pour les parents.

Je crois qu'on est foutus. C'est ce que je ressens aujourd'hui. Le covid va partout et on ne sait pas l'arrêter. C'est le microbe qui voyage incognito. Cette maladie-là vient d'un pays de la Chine. Là-bas ils marchaient dans la rue et ils mouraient sur place. Les médecins cherchent un vaccin et les médecins meurent aussi.

Le covid c'est comme Trump, Kabila et les fous d'Allah et les armes nucléaires. Rien ne les arrête. On vit dans un monde sans limite, c'est ça le mal. Je voudrais que ça s'arrête. Mais Trump croit à ce qu'il dit et on l'acclame. Kabila ne pense qu'à son pouvoir et à son fric. Et le président d'Israël … un dangereux celui-là. Ce n'est pas moi le fou, c'est eux. Moi je ne suis pas fou d'argent ou fou de Dieu. Je suis juste un petit fou qui doit bien écouter sa famille. Je m'en sors bien ainsi. Ma folie, c'est que j'arrive à en lâcher des bonnes et faire rire.

Sylvestre.

Les 4 phases du virus. Sylvestre.